

La Sophie Meyer

C'était une petite femme au nez pointu, voûtée, trottinante ; elle habitait à Massieu, où la famille de Pelagey l'avait recueillie dans un coin de leur propriété, à la "maison de la lépreuse". Si j'en parle ici, c'est que cette petite femme aux allures de sorcière venait se ravitailler -maigrement, pauvrement- à St Geoire.

Elle parcourait le village en transportant dans son corsage des "gouris", des cochons d'Inde, qui s'agitaient et pointaient le nez parfois, et bien sûr, on l'appelait "la mère aux gouris".

Je pense qu'elle avait beaucoup "roulé sa bosse" ; on la sentait très érudite, et lorsqu'elle se mettait à parler de ses voyages -ce qui était d'ailleurs intéressant-, on ne pouvait plus l'arrêter. Il lui arrivait de montrer un petit volume de poésies qu'elle avait écrites et dédiées à je ne sais plus quelle princesse russe...

Renée & Henri MOREL.

La mère Lucie

Fourmi laborieuse ou souris trottinante ? Les deux à la fois. La petite mère Lucie, la "MÉLu", ainsi que l'appelait son unique petit-fils, mon cousin germain. Seconde femme de mon grand-père paternel -dont la première épouse, morte à 40 ans était ma vraie grand-mère -, elle fut donc ma "belle grand-mère".

Presque illettrée, elle ne déchiffrait que les gros titres du journal. Très active, elle s'affairait entre son travail de bobineuse à l'usine de soierie de la Martinette, et son ancien métier de chapelière à ses heures de repos. Prenant ses repas de midi chez ma mère -car elle ne savait faire que son café et sa soupe-, elle fut donc la compagne de mon enfance. Elle rénovait alors les coiffures de ses vieilles amies habitant la campagne ; elle était rémunérée par six oeufs et trois tommes.

Petite fille fascinée par son aspect de vieille femme, j'en oubliais parfois de manger, examinant son menton qui rejoignait son nez quand elle mastiquait. Elle n'avait plus une dent, le cheveu rare, ramené en un minuscule chignon, caché par ce qu'elle appelait une fanchonnette, sorte de toque de lainage bouclé se terminant par deux brides attachées sous le menton. Coiffure d'hiver qu'elle échangeait à la belle saison pour un chapeau de paille noire, mi-capeline mi-canotier. Chaque printemps, il était rajeuni

par une couche de vernis, monté d'un nouveau ruban terminé en noeud, en coque et piqué d'une épingle à chapeau, supposée traverser le chignon pour le tenir en place. Je me demandais alors, vu la dimension de ce minuscule chignon, si cette épingle n'était pas tout simplement entrée dans son crâne.

Paule MARTIN.

La tante Canton

La tante Joséphine Canton était l'épouse du facteur qui faisait une tournée de 36 kilomètres chaque jour, à l'époque de la première guerre. Devenue veuve, elle habitait une maison contiguë à celle de mon père.

Elle me terrifiait lorsque j'étais enfant. Toujours vêtue de noir, tablier de satinette, deux jupes superposées et jupon par dessous, le tout muni de grandes poches intérieures. Son austère caraco (corsage) à la mode 1900 était constellé de médailles pieuses et de scapulaires (ensemble de deux petits morceaux d'étoffe bénie). Une pélerine noire lui couvrait les épaules. Elle portait aussi la fanchonnette.

Elle surveillait derrière la fenêtre de sa chambre tous mes faits et gestes d'enfant remuante, et reprochait à ma mère de me laisser trop de liberté pour gambader. Sa chambre, très sombre, était ornée d'images pieuses, le Sacré Coeur de Jésus, la Vierge, et d'un crucifix sculpté dans du buis et taillé au couteau par un artiste local. Plus une toile assez sombre représentant la tête du Christ couronnée d'épines, et qui me faisait froid dans le dos.

Pourtant, je devais lui rendre visite et faire ses commissions. Elle me recevait dans sa cuisine, au plafond bas et toujours enfumé (très parcimonieuse, elle ne brûlait que du bois vert). Quelquefois, me trouvant plus sage qu'à l'ordinaire, elle me récompensait par une tartine de gelée de cassis, qui elle aussi avait un goût de fumée.

Le portrait de ses deux fils morts à la guerre de 14 occupait la place d'honneur dans la cuisine, et j'avais l'impression qu'eux aussi, morts en pleine jeunesse, m'adressaient quelque reproche pour ma vitalité remuante.

Paule MARTIN.